Bonaparte, l'Égypte et le Maroc

Bonaparte, Egypt and Morocco

Jean-Louis Miège

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13226>

DOI : 10.4000/cdlm.13226

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 131-140

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Louis Miège, « Bonaparte, l'Égypte et le Maroc », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13226>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2021.

© Tous droits réservés

Bonaparte, l'Égypte et le Maroc

Bonaparte, Egypt and Morocco

Jean-Louis Miège

- 1 Les répercussions au Maroc de l'expédition d'Égypte présentent un intérêt tout particulier. Elles concernent un pays aux marges les plus occidentales de la Méditerranée, occupant une position clef dans le contrôle du détroit de Gibraltar avec des liens étroits avec la forteresse anglaise qui entretient avec l'Empire ottoman des relations traditionnellement marquées d'ambiguïté, partagées entre la suspicion politique et stratégique et la complicité islamique, où enfin les intérêts commerciaux français ne furent pas minces et souvent opposés à ceux de la Grande Bretagne.
- 2 Pourtant peu de périodes de l'histoire marocaine sont aussi mal connues. Les mythes et les approximations enveloppent le retentissement au Maroc¹ de l'expédition, son impact sur les relations franco-marocaines, sa portée historique. La méconnaissance s'aggrave de quelques « vérités historiques » nées, au fil des années, de la répétition d'hypothèses hasardeuses². Il convient d'abord de s'interroger sur les causes de cette ignorance, sur l'écart entre l'intérêt de l'événement et la faiblesse de son traitement historique, avant d'essayer de reprendre les données du moment et de regrouper et recouper toutes les informations actuellement disponibles.

Les sources

- 3 La faiblesse des études provient, d'abord, de cette relative pénurie de sources. Elles sont, suivant les cas, inexistantes – pour le Maroc – souvent insuffisantes, – pour la France – parfois tendancieuses et sujettes à caution pour ce qui concerne les rapports des observateurs étrangers.
- 4 Les archives officielles du *makhzen* ne remontent guère en deçà du début du XIX^e siècle. Pour le règne de Moulay Slimane – qui occupe le trône chérifien de 1792 à 1822, on ne recense que quelques dizaines de lettres traitant, pour la plupart, de questions locales. La correspondance diplomatique reste entièrement à découvrir³.

- 5 Ce silence n'est pas compensé par les écrits des chroniqueurs marocains contemporains des événements. On sait, du reste, que ces historiens font preuve d'une grande indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas l'histoire intérieure de leur pays comme l'a relevé Lévy Provençal⁴. Ajoutons que le bouleversement de la Révolution, au centre de notre perspective historique, n'est pour les Marocains du temps qu'un phénomène extérieur, à la portée méconnue. Toute l'attention n'est-elle pas requise par les propres troubles du pays, les affrontements entre prétendants, les désordres régionaux, les désastres humains de l'effroyable peste et ses conséquences économiques ou sociales⁵.
- 6 Cependant on ne peut être que surpris de ne trouver chez les grands chroniqueurs aucune allusion – si brève fut-elle – à l'expédition d'Égypte : ni Al Zayani (1731-1833), ni Akenous (1796-1777) n'en firent état, bien que l'un et l'autre eussent occupé des fonctions officielles au *makhzen*⁶. Les historiens marocains postérieurs, et des plus célèbres ne sont pas moins silencieux, même l'incontournable Al Naciri⁷. Ne semble faire exception que Mohamed Adwaif Rbati (1752-1818) qui fournit des informations sur l'opinion publique des ports atlantiques de Tétouan à Azemmour⁸.
- 7 Ce silence prête sans doute en lui-même à interrogation et interprétation. Il est d'abord éloquent quant aux réelles préoccupations des Marocains, sur la vision du monde vu de Fez ou de Marrakech. Intéresse ce qui touche, de près et hors de leur pays, ce qui affecte la grandeur de l'Islam. À ce titre l'absence totale de référence peut signifier moins désintérêt ou ignorance que gêne et volontaire censure à l'égard d'un événement jugé calamiteux par et pour la communauté des croyants. Mais nous rejoignons ici le domaine – trop fréquenté – des hypothèses.
- 8 Au-delà de ce constat l'absence presque totale de références marocaines ne peut que conduire à surévaluer les sources européennes. Or celles-ci, moins nombreuses qu'on pourrait l'espérer, sont fréquemment spécieuses.
- 9 Les sources françaises sembleraient devoir être les plus riches. Elles ne le sont guère⁹ et pour plusieurs raisons, dont certaines touchent au fond même du problème historique et ne sont pas indifférentes à la connaissance de la période. La première provient de la faiblesse de la représentation consulaire française au Maroc pendant ces années. Le fait est assez déconcertant, compte tenu de l'importance stratégique de Tanger. Le Consulat de France venait tout juste, en raison en partie de cette importance, d'y être transféré depuis Rabat (fin 1795). Le titulaire du poste, le consul général Durocher, avait été en mai 1795 fait prisonnier par les Anglais lors de son retour en France¹⁰. L'emploi fut tenu par le vice-consul Mure, bon connaisseur du Maroc certes, mais sans autorité du fait de son mince grade autant que de ses compromissions dans les trafics commerciaux douteux qui le firent relever de sa charge en juin 1796. Son remplaçant, Guillet, négociant de Cadix, n'exerça qu'à titre intérimaire de 1796 à 1799, partageant son temps entre ses affaires à Cadix et sa charge officielle à Tanger. Il ne sera officiellement nommé que le 15 mai 1799.
- 10 Ainsi, pendant ces années décisives, la correspondance du Consulat est de faible et médiocre qualité. Les lettres de Guillet, tout occupé à gonfler son personnage, s'efforcent surtout de s'attribuer le mérite de la politique de neutralité bienveillante de Moulay Slimane à l'égard de la France, politique moins nette qu'on ne l'affirme et d'ailleurs imposée par d'autres facteurs que l'action d'un consul privé du contact avec le sultan, sans intimité avec les ministres, sans informations sur le pays et de peu d'assiette par lui-même¹¹.

- 11 Il n'en est pas de même du consul d'Espagne Juan Gonzalez Salmon¹². Depuis longtemps au Maroc, bien introduit au *makhzen* comme à Madrid, il s'est doté de précieux agents d'information dans le pays que l'on voit régulièrement émarger à la caisse du consulat d'Espagne. Ses dépêches offrent la source la plus importante. Elles ne peuvent toutefois être utilisées sans prudence : Salmon est marqué par ses sentiments anti anglais, par le statut de l'Espagne, ferme alliée de la France.
- 12 L'apport des rapports des autres consuls (il en est en tout alors huit à Tanger) est fort inégal ; rare, mais solide en ce qui concerne le consul du Danemark, Peter K.A. Schousboé, excellent connaisseur du pays, assez riche mais tendancieux de la part du consul anglais Matra.
- 13 Toutes ces correspondances sont fréquemment affectées, de 1798 à 1800, par les quarantaines qu'impose la peste parfois rendues peu lisibles par les traitements prophylactiques auxquels elles sont soumises à leur arrivée¹³.

Les données

- 14 Elles tiennent à la fois à la position particulière du Maroc, aux enjeux de la diplomatie européenne – avec essentiellement les protagonistes anglais et français et leurs alliés, notamment pour ceux-ci l'Espagne, pour ceux-là le Portugal, enfin à la personnalité des acteurs et notamment des décideurs.
- 15 L'expédition d'Égypte est, entre autres choses, un élément et un moment essentiel de la lutte pour le contrôle de la Méditerranée. Celui-ci dépend, pour très grande part, du contrôle du détroit. Il est aux mains des Anglais et des Marocains. Les Anglais s'appuient essentiellement sur leur position à Lisbonne, véritable base arrière de leur flotte. Ce sera une partie de l'enjeu de l'affaire du Portugal¹⁴.
- 16 La forteresse de Gibraltar est à la fois utile (moins que Lisbonne à cette date), solide en elle-même (comme vient de l'éprouver sa résistance durant le grand siège), mais relativement fragile par son difficile ravitaillement. Étroitement bloquée du côté espagnol, la place dépend, pour son alimentation en vivres frais, du Maroc dont les provinces du Nord constituent son véritable arrière-pays. Ainsi le Maroc détient-il de forts atouts. Son amitié est nécessaire aux Anglais ; elle est, jusqu'en 1798, acquise aux Espagnols (avec l'arc Cadix-Larache). Il exerce un certain contrôle sur le détroit de Gibraltar : par la possession de Tanger (la contre-clef, dira-t-on, de la place anglaise) et, bien que fortement diminuée par l'activité, plus potentielle que réelle sous Moulay Slimane, de ses corsaires¹⁵ qui sont à l'affût – et en refuge – dans les deux ports d'estuaire de Larache et de Tanger à l'activité complémentaire¹⁶.
- 17 Si les Anglais ont constamment conscience de ce rôle essentiel du Maroc, il semble que la diplomatie française s'en soit peu avisée¹⁷ avant – et même au début – l'expédition d'Égypte. Tout laisse supposer qu'elle abandonna la zone à l'influence espagnole, soit pour des raisons d'efficacité, soit pour ménager la susceptibilité, forte en ce domaine, de Madrid, soit parce que la situation de l'Espagne au Maroc était privilégiée grâce aux liens étroits entretenus avec le ministre Mohamed Ibn Otmar, bien connu comme avocat de l'Espagne à la cour. Sa mort en 1799 pèse sans doute sur l'évolution de Moulay Slimane en faveur de l'Angleterre¹⁸. Celle-ci fut sans conteste également une des conséquences diplomatiques fâcheuses de l'expédition d'Égypte.

- 18 Ainsi sommes-nous ramenés à la juste évaluation au Maroc et sur les relations franco-américaines de la grande entreprise de Bonaparte¹⁹.

L'impact de l'expédition

- 19 La nouvelle du débarquement de Bonaparte en Égypte ne parvint au Maroc qu'au début décembre 1798. Elle fut confirmée le 22 décembre par des émissaires du bey de Mascara, entre le 20 et le 23 par un envoyé du sultan venu demander des secours²⁰. Au même moment des pèlerins de retour de La Mecque affirmaient avoir croisé la flotte française à quelques jours de l'Égypte. Il semble que simultanément les responsables locaux du *makhzen* et le sultan lui-même aient été informés par les commerçants européens²¹.
- 20 La population des ports s'en émut. Moulay Slimane y vit un nouveau danger pour la politique de neutralité et d'équilibre qu'il s'était acharné à défendre entre Anglais et Français et qui l'avait poussé jusqu'à restreindre l'activité de ses navires pour éviter tout incident susceptible de la mettre en péril. La menace française lui apparaissant la plus forte, il amorce un rapprochement avec l'Angleterre. Son attitude cependant demeure toute de réserve.
- 21 Les sources françaises – essentiellement les lettres de Guillet – donnent une version très favorable à Bonaparte, version qui sera reprise, sans critique, par tous les historiens français²², en contradiction avec les quelques informations locales marocaines et surtout étrangères.
- 22 Parmi les faits évoqués pour étayer l'affirmation d'une réaction marocaine favorable à l'expédition française grâce aux mesures de Bonaparte et à leur répercussion au Maroc deux ne cessent de revenir. La libération des esclaves marocains de Malte par Bonaparte lors de son bref séjour dans l'île ; l'accueil réservé, en Égypte, aux pèlerins marocains en transit vers les lieux saints. Il convient d'analyser ces deux questions en faisant la part entre légende affirmée et réalité constatée et avérée.
- 23 La question des esclaves est la plus fréquemment abordée. Presque tous les commentaires font largement référence à la libération à Malte en juin 1798 de quelque 2 000 captifs musulmans. Cependant, en dehors de ces affirmations, on ne trouve nulle part d'indications précises sur le nombre d'affranchis marocains, leur retour au Maroc, la réception qu'ils y auraient reçue. Pour autant qu'il y en eut réellement (à Malte ils étaient surtout ottomans, tripolitains ou algériens), ils ne devaient pas être très nombreux. En 1782 Sidi Mohamed ben Abdallah avait fait procéder à leur rachat²³. Un deuxième rachat de 600 musulmans (dont 64 seulement étaient marocains) avait eu lieu en 1789²⁴. On ne trouve mention de l'importance de cette libération de Marocains de 1798 que dans les documents français. Les autres rapports parlent seulement de musulmans.
- 24 Il est manifeste, dans les formules employées par Guillet et Broussonet, le consul de Tanger et le vice-consul de Mogador, qu'ils font assaut de flagornerie. Ils font leur cour en signalant, l'un comme l'autre peu ou pas informés, de la ferveur qui entoure le nom de Bonaparte à l'évocation de cette libération.
- 25 Les rapports des consuls étrangers convergent pour souligner l'émotion et la réprobation sans restriction des Marocains à la nouvelle de l'expédition. Même sous la plume de Gonzalez Salmon, si hostile aux Anglais, la réaction des Marocains est décrite

comme « une clameur d'indignation et d'horreur »²⁵. L'ancien consul à Mogador, Broussonet, écrira le 19 août 1802, des Canaries, en rappelant son séjour au Maroc : « pendant plus de six mois mon existence ne tenait qu'à la volonté de quelques musulmans fanatiques irrités par l'expédition d'Égypte... »²⁶. L'aveu est en totale contradiction avec le ton de ses lettres officielles de Mogador. La vérité n'avait plus à être fardée par souci de plaire. La décision de libération des esclaves prise par Bonaparte à Malte tenait beaucoup moins à un souci humanitaire ou à une pensée de propagande qu'à une préoccupation fort pratique. L'île occupée, il fallait la nourrir, et Malte dépendait étroitement de l'Afrique du Nord pour ses approvisionnements en céréales. L'origine de l'assertion de l'importance de la libération d'esclaves marocains – comme son rôle tout pragmatique – se trouve en fait dans une lettre des Affaires Étrangères de Paris au consul de France à Tanger, datée du 5 Vendémiaire an VII, dans laquelle il est fait appel à la fourniture de grains du Maroc « qui doit avoir été sensible à la libération de sujets qui ne tarderont pas à retrouver leur pays ». Même demande faite en juillet 1798. Aucune de ces deux demandes n'obtint d'ailleurs de réponse.

- 26 Ajoutons enfin à ce dossier deux remarques. Les sources maltaises que j'ai pu consulter à La Valette ne m'ont fourni aucun élément sur le devenir de ces esclaves libérés. A contrario une lettre de Moulay Slimane au consul britannique Matra lui demandant en décembre 1803 son concours pour obtenir la délivrance de captifs marocains à Malte confirmant la présence dans l'île d'esclaves à cette date mettrait en doute, non pas la mesure de Bonaparte, du moins la réalité de son exécution. En effet sont-ce des esclaves faits après l'évacuation française en septembre 1800 ou solde de ceux qui s'y trouvaient en 1798 ? On comprend mal que les Anglais eussent pris et conservés des Marocains dans les deux années suivant leur occupation de l'île. Les réactions quant au pèlerinage posent les mêmes interrogations entraînant les mêmes doutes. Le constat n'est valable que pour l'année 1798. En 1799 et 1800 la peste au Maroc interdit le voyage. À en croire là encore les sources françaises il n'aurait été contrarié en rien par l'occupation française. Tout au contraire. On en cite, pour référence une lettre de Broussonet de Mogador indiquant que la caravane terrestre (ou *rakab*) serait partie de Meknes, comptant plusieurs milliers de pèlerins salués par le sultan qui leur aurait dit « qu'ils ne devaient pas ignorer que l'Égypte était au pouvoir de la France ».
- 27 Là encore, témoignage isolé et totalement infondé. Pour que Broussonet ait eu connaissance avant le 21 décembre (et par quelle voie ?) des paroles du sultan il aurait fallu qu'elles lui parvinssent de Meknes au plus tard le 10 décembre. Or à cette date le sultan n'avait pas connaissance de l'expédition. Ajoutons que le chiffre de plusieurs milliers est hautement fantaisiste et d'autant plus qu'il s'ajoute à des départs qui auraient eu lieu de différents ports de la côte. Rien d'ailleurs indique que les voyages par ces navires ragusains – dont on ignore le nombre et les dates précises de départ – aient abouti à Alexandrie. On précise bien neuf navires ragusains partant de Mogador, d'autres de Mazagan (alors fermé au commerce), de Rabat, de Larache, de Tétouan. Ce qui signifierait un total d'embarquement jamais atteint et supérieur de près de deux fois aux moyennes annuelles antérieures. Les archives de Raguse conservées à Nantes ne conservent aucun élément corroborant ces rotations, n'apportant quelque précision que ce soit sur ce mouvement.
- 28 Ces nouvelles, sinon extravagantes, du moins fortement tendancieuses, sont en contradiction totale – bien sûr – avec celles fournies par les sources anglaises. Aussi peu fondées apparaissent les informations, rapportées au même moment, sur

l'enthousiasme francophile des pèlerins de retour du pèlerinage précédent. Ce ne sont qu'éloges dithyrambiques, sans ombres ni limites.

- 29 On retrouve la politique de propagande et d'intoxication. Propagande pour contrer les nouvelles défavorables et l'action anglaise auprès de l'opinion marocaine ; intoxication envers les bureaux de Paris pour flatter le pouvoir. Il serait assez vain de suivre le détail de la lutte auprès des Marocains de l'influence française et anglaise. L'analyse des textes, abondants, en montrerait l'ampleur et la répétition ; ici dénonciation des horribles forfaits de Français, la glorification de leur générosité. Les journaux sont traduits et diffusés. Des libelles rédigés. N'en retenons que la renommée – faste ou néfaste – qu'atteint le nom de Bonaparte, transformé à l'espagnol en Bueno Parte²⁷, connu – et ce n'est pas ici excès de langage de courtisan – jusqu'au désert.

La politique

- 30 La pusillanité de la politique française au Maroc pendant l'expédition fait contraste avec le débordement de propagande. Tout concourt à prouver que le Directoire est décidé à laisser à l'Espagne le terrain de l'action.
- 31 Madrid était portée, par intérêt et sentiment, à être présente au Maroc. Ajoutons que, de Malte, Barcelone recevait régulièrement son coton et, parfois par le truchement des entrepôts de l'île, ses grains. Bonaparte était, de son côté, demandeur²⁸. Il espérait de l'Espagne une flotte devant aller au secours de l'Égypte. Elle s'y prépara en fin 1800. Elle devait, s'emparant du Portugal, enlever à l'Angleterre l'appui de Lisbonne, indispensable pour sa flotte. Ce fut chose faite en avril 1801. La perte de cette base, l'adjonction de deux flottes, le blocus resserré de Gibraltar pouvaient changer la donne méditerranéenne. La contrepartie se trouvait, partie en Italie et partie au Maroc où devait s'affirmer la prépondérance de l'Espagne au détriment de la Grande Bretagne. Une politique d'amitié pouvait y parvenir – soutenue par Paris – sans que l'usage de la force fût exclu.
- 32 Ainsi le Maroc est-il le théâtre de grandes manœuvres dont le détail et l'entrelacs nous échappent, chaque partie tentant de l'attirer dans son camp. Les Anglais pensent avant tout au ravitaillement de Gibraltar, à la sauvegarde des côtes nord-ouest du Maroc, l'Espagne à la question de Ceuta, au ravitaillement en grains que les mauvaises récoltes espagnoles rendent nécessaires et dont de récents précédents montrent de quel recours peuvent être les apports marocains.
- 33 À ces ouvertures et pressions opposées, Moulay Slimane répond avec prudence, en tentant de garder une juste neutralité. Il semble que ses tendances aient d'abord penché vers le groupe franco-espagnol. Des historiens l'affirment. On ne peut que le conjecturer. Il est patent qu'il n'avait guère de sympathie pour la Grande Bretagne. Et pas plus pour la Porte malgré la relative déférence qu'il affiche. Faut-il ajouter au contentieux historique avec Constantinople – perdurant, sous-jacent à la communauté religieuse – les tendances wahabites qui auraient fortement marqué le sultan ?
- 34 Nous le voyons, en fait, tenir balance égale entre les deux camps, laissant Tétouan ravitailler librement Gibraltar, et dans le même temps autorisant des exportations vers Cadix. Pourtant au fil des mois, puis des années, son attitude s'infléchit. Le danger français lui apparaît de plus en plus pressant. Trafalgar marquera le terme de son évolution vers une alliance anglaise.

- 35 Parmi tant de zones d'ombre dans ce jeu diplomatique, est particulièrement obscur le rôle de certains agents des puissances intéressées : qu'en est-il en particulier d'un Chiappe naguère d'une telle importance et acquis, peu avant sa disparition en 1802, aux intérêts franco-espagnols²⁹, d'un Silvestre de Sacy chargé de mission d'étude sur la langue marocaine³⁰, et à quelle fin ?
- 36 Parmi ces influences on a beaucoup glosé – fantasmé – sur le rôle de la famille Franceschini. Il me paraît des plus minces, pour ne pas même dire nul. On connaît l'aventure de la « sultane corse », Davia Franceschini. Native de Corbera, enlevée par des corsaires, donnée au harem du sultan Sidi ben Abdallah, elle en devint la favorite, puis une des quatre épouses légitimes du souverain auprès duquel, dit-on, son influence était grande. Déjà de celle-ci on peut douter, connaissant le caractère du sultan et en faisant plus encore la juste part – inexistante – des influences féminines au *makhzen*. Davia Franceschini fit venir au Maroc sa famille. Installée à Larache elle ne tint qu'un modeste rôle, vivant de dons du pouvoir et de quelque négoce. C'est au cours d'un séjour auprès d'elle que Davia Menia mourut en 1799.
- 37 On sait que son père et son frère y demeurèrent encore jusqu'en 1800³¹, mais dans une situation diminuée, sans position efficace, sans aucune assiette et donc de nulle influence.

Les suites de l'expédition

- 38 Si les effets immédiats de l'expédition apparaissent mal, ses conséquences lointaines, le recul aidant, se dessinent mieux. Il faut distinguer le court terme et les suites plus durables.
- 39 Au Maroc même, la crainte de la France et l'exemple du débarquement en Égypte entraînent, presque aussitôt un changement de la politique navale de Moulay Slimane³². Dès fin 1799 et début 1800 il donne des ordres pour réanimer les chantiers navals de Rabat, puis décide l'achat de deux navires de guerre en Angleterre. La course marocaine reprend³³ et le réarmement se poursuit activement jusqu'aux années 1810³⁴.
- 40 La perte de Malte, celle de l'Égypte, entraînent l'élimination de la France de la Méditerranée orientale. Tous ses efforts la portent à maintenir son influence en Méditerranée occidentale, à resserrer son emprise sur la péninsule ibérique, à refermer la tenaille en contrôlant le Maroc. Ainsi se pose, en 1803 (et peut-être dès 1802) la question de la possible conquête du Maroc. On reprend d'anciens et nombreux projets exhumés des Archives.
- 41 L'initiative est d'abord laissée à l'Espagne. C'est le moyen de la retenir dans l'alliance française, de lui faire supporter – en les compensant – ses pertes en Amérique. C'est la mission célèbre et bien connue dans tous ses détails de Badia y Leblih (Ali bey el Abassi). Son voyage au Maroc en 1803 préparé par Godoy³⁵ et ses conclusions entraînent en 1804 l'adhésion de Charles IV au principe d'une expédition militaire. Différé, le projet sera repris par Napoléon. On connaît assez la mission préparatoire qu'effectua au Maroc le capitaine Burel en 1808.
- 42 Projets réels, étude préliminaire ou, comme le font toujours et partout tous les gouvernements, enquêtes pour faire face à toute éventualité ouverte par l'évolution du jeu politique et de la conjoncture militaire ?

- 43 À plus longue échéance la conséquence la plus incontestable est l'évolution de la politique de Moulay Slimane, de la neutralité bienveillante à l'égard de la France à une non-belligérance favorable à la Grande Bretagne. Mais faut-il imputer ce changement à l'expédition d'Égypte ? Certainement pas.
- 44 Il ne se marque vraiment qu'à partir de 1805 avec le désastre de Trafalgar, en 1808 avec l'invasion française de l'Espagne. Moulay Slimane refusa d'accepter le consul « Josefin » que Madrid voulait voir remplacer par le consul espagnol de Tanger. Le sultan renforce les envois alimentaires à Gibraltar.
- 45 C'était d'ailleurs dans les eaux de Tétouan que la flotte de Nelson avait trouvé rafraîchissements et fait aiguade.
- 46 Resterait – et ce n'est pas le plus facile dans une tâche d'ensemble incommode à évaluer – la pesée historique du « mythe de Bonaparte » tel qu'il aurait pu se forger et se répandre dans une élite de l'intelligentsia marocaine ou de la bourgeoisie marchande. D'après les connaissances actuelles elle semble avoir été quasi nulle.

NOTES

1. La période est à peine abordée (une page d'introduction) dans la solide, mais ancienne étude d'Henry de Castries, « Napoléon et le Maroc », *Revue Hebdomadaire*, vol. 4, n° 3, p. 319-337. Madame Ihrai Aouchar a repris le problème, mais dans un article plus général encore, en utilisant les rares chroniques marocaines – souvent approximatives et peu crédibles – et n'ayant recours à aucune source d'archives européennes, Ihrai Aouchar, « Les relations du Maroc avec l'Europe à l'époque de la révolution française et de l'Empire (1789-1815) », *Hespéris Tamuda*, vol. 28, 1990, p. 29-46.
2. La « vérité historique » répétée, sans preuve, est celle de l'énorme et favorable retentissement de l'événement au Maroc. Nous verrons qu'il n'en est rien, ni pour l'ampleur de l'écho, ni en faveur de la politique française au Maroc.
3. Bibliothèque Royale, Rabat (BRR). Madame Aouchar indique 14 lettres seulement.
4. Évariste Levy Provençal, *Les historiens des Chorfas*, Paris, s. n., 1922, p. 66.
5. La peste de 1798-1799, c'est-à-dire à l'époque même de l'expédition, fut une des plus sévères que le Maroc ait connues. Un quart de la population disparut. Les Européens quittèrent le pays, l'exemple le plus notable de cette fuite étant donné par le consul de France à Mogador Broussonet. Les relations maritimes furent interrompues par les sévères quarantaines européennes. Le sultan en vint à demander au « corps diplomatique » de Tanger de s'occuper de la santé publique. De nombreuses études, notamment du docteur Renaud, ont été consacrées à l'événement. Il reste, sur cette peste, un riche dossier non encore exploité aux Archives de la Torre do Tombo, Lisbonne, 4/34 f° 23 sq.
6. Zayani (1734-1833), *Al Bustan ad dariffi dawlat awlad mawla Ali sharif*, mss B. R. n° 242, règnes de Moulay Yazid et Moulay Slimane, p. 170-193. *Al turjman al mucrib can akhbar al Maghrib wa al mashriq*, mss Bibliothèque Générale : partiellement traduit par Houdas en 1886. Zayani fut ministre de Moulay Slimane. Akenous (1796-1877), *Al Istiqa li akhbar al Maghrib al aqsa*, Casablanca, 1956, vol. VIII, p. 86-174. *Al Jaish al caramram al khumassifi dawlat awlad mawlana Ali al*

sijlmassi, mss B.R. n° 242, p. 170-171 sq. Il fut également ministre de Moulay Slimane, voir les remarques de Ihrai Aouchar, « Les relations du Maroc avec l'Europe... », art. cit., p. 31.

7. In Naciri, *Kitab al Istiqqa*, vol. VII, traduit en français.

8. Mohammed ibn Abd Salam Ad Du'aif Ribati, *Tarikh al dawla al sa'ida, établi par Ahmed 'Umari*, Rabat, 1986, p. 495. Sur son œuvre d'un exceptionnel intérêt, voir Évariste Levy Provençal, *Les historiens des Chorfas*, op. cit., p. 39 et Ihrai Aouchar, « Les relations du Maroc avec l'Europe », art. cit., p. 31.

9. Nous avons utilisé essentiellement les fonds des Archives françaises et espagnoles. En France Archives des Affaires Étrangères Paris (AEP) ; Centre des Archives Diplomatiques de Nantes (ADN), documents rapatriés du Maroc, Chambre de Commerce de Marseille (ACM), Archives Historiques Maritimes (AHM). À Malte des sondages ont été faits dans les archives de La Valette. Au Portugal un riche fonds aux Archives de la Torre do Tombo (ATT).

10. L'histoire du Consulat de France et retracée par Jacques Caillé, *Le Consulat de France à Tanger des origines à 1830*, Paris, Pedone, 1967 ; pour la période, voir p. 45 à 62.

11. AEP, Maroc politique 25.

12. Sur Gonzalez Salmon, voir Carlos Posac Mon, « La difícil neutralidad de Marruecos en los años iniciales del siglo XIX », *Hespéris Tamuda*, n° 22, 1984, p. 27-66. Il souligne l'importance de son rôle comme négociateur et signataire du traité hispano-marocain de 1799 et l'influence de sa clientèle de Marocains importants qui émargeaient au budget du Consulat. Un des plus prestigieux était le cherif d'Ouezzan, Sidi Ali ben Ahmed.

13. Sur ces traitements des plis « en vinagre y picados », AHM, *Estado leg.* 5836.

14. Sur ce rôle essentiel de Lisbonne à la fin du XVIII^e siècle, Jean-Louis Miège, « Les décennies fondatrices d'Essaouira », dans *Colloque Essaouira et l'Atlantique*, 1998.

15. Sur cette activité, Jean-Louis Miège, « Course et djihad marocain », *Revue Maroc-Europe : histoire, économies, sociétés*, n° 11, 1997/98.

16. La marine marocaine, à son apogée à la fin du règne de Sidi Mohamed ben Abdallah, déclina rapidement ensuite. À l'époque de l'expédition d'Égypte elle était réduite à 3 lj 4 corvettes et un petit nombre de chebecs et galiotes. Beaucoup de ces navires furent perdus en février 1800 lors de la tempête de Larache.

17. La comparaison avec les relations avec le Bey d'Alger, voir Henri Dehéraïn, « La France et le Bey d'Alger de l'an VI à l'an VII (1798-1800) », *Revue de l'Histoire des Colonies françaises*, n° 19, 1926, p. 75-100, d'après AEP Correspondance de Tarque, vol. 199 à 211.

18. Sur cette évolution et le rapprochement anglo-américain (1800-1804) voir les remarques de Mohamed El Mansour, *Political and Social Developments in Morocco Under The Reign of Mawlay* (1792-1822), thèse de doctorat, University of London, 1981, p. 110-115, en majeure partie d'après les sources anglaises du *Foreign Office*, FO 52/10.

19. Il va sans dire que cette « focalisation » sur le Maroc (et l'Espagne) ne doit pas faire oublier l'ensemble de la scène méditerranéenne et, plus large encore, de l'espace international où se joue l'affrontement – qui domine toute la politique – de l'Angleterre et de la France.

20. Il apportait une lettre de Selim III du 15 août 1798 demandant à Moulay Slimane l'appui de la flotte marocaine. Nous n'avons pas trace de la réponse – très vraisemblablement évasive – du souverain marocain.

21. Ihrai Aouchar, « Les relations du Maroc avec l'Europe », art. cit., d'après Ad Du'aif, *Tarikh*, p. 213. Mais sa chronologie n'est pas rigoureuse, mêlant des références aux années 1796 à celles de 1804 à 1806. En fait les commerçants européens étaient plus nombreux en 1796, avant la peste, et en 1806 avec la forte reprise du négoce anglais qu'en 1798-1799 qui marque le temps de leur plus faible présence de toute l'histoire contemporaine du Maroc.

22. Jacques Caillé, notamment dans ses publications, accorde une confiance aveugle aux dépêches de Guillet débordant d'enthousiasme et vantant l'effet de sa propre action de propagande, en particulier par la diffusion en arabe des discours de Bonaparte. Le personnage,

nous l'avons souligné, est peu crédible, sans influence locale. En 1799, c'est-à-dire au moment le plus intense de l'émotion populaire, il a fui la peste de Tanger et se trouve réfugié à Tarifa, puis à Cadix.

23. Mission de Mohamed ben Otmar, Arribas Palau, « Rescate de cantivos musulmans en Malte », *Hespéris Tamuda*, n° 2, 1961, p. 273-329.

24. Le chiffre lui-même est très exagéré, voir infra. Les 64 marocains sont transportés d'abord à Cadix d'où ils arrivent à Tanger le 3 juillet 1789, Ramon Lourido Diaz, « La obra redentutora del sultan marroqui Sidi Mohamed ben Abdallah entre los cautivos musulmans en Europa (siglo XVIII) », *El Cuaderno de Historia del Islam*, n° 11, 1984, p. 139-184.

25. Juan Gonzalez Salmon au Secrétaire d'État Urquijo, Tanger, 19.3.1799.

26. AEP, Tenerife, Cor. Cons. 10.

27. L'espagnol était la langue européenne la plus connue au Maroc et largement parlée ou comprise dans les ports, surtout ceux du Nord du Maroc.

28. Le coton de Malte est alors essentiel à l'industrie naissante andalouse, voir Jean-Louis Miège, « Malte, île entrepôt », *Cahiers de la maison de la Méditerranée*, n° 4, 1981, p. 39-48.

29. Les frères Chiappe tinrent une place importante dans les relations entre le Maroc et l'Europe à partir des années 1780. L'ainé, consul de Venise, était en étroite relation avec la famille Franceschini ; c'est lui qui avait facilité la venue de Corse au Maroc, en 1787, de Marthe Davia, mère de Davia.

30. Sylvestre de Sacy fut le plus célèbre arabisant français de l'époque. Sur sa mission, voir, Henri Dehérian, « Une enquête de Sylvestre de Sacy sur la langue du Maroc en l'an VII », *Revue de l'Histoire des Colonies françaises*, n° 2, 1914, p. 231-238.

31. L'étude de Jacques Caillé, *Une Corse sultane du Maroc ; Davia Franceschini et sa famille*, Paris, Pedone, 1968 ; pour très complète qu'elle soit, laisse, faute de sources, ce rôle éventuel dans l'ombre. Nous avons nous-mêmes dressé l'arbre généalogique des Franceschini et les dates avérées de leur présence au Maroc.

32. Il s'en explique à Gonzalez Salmon, AHN, *Estado leg.* 6231 Salmon a Cevallos, Cadix, 8.5.1801.

33. L'incident avec Lubeck provoqué par la prise marocaine amenée le 1^{er} août 1805 à Larache, Carlos Posac Mon, « La difícil neutralidad de Marruecos... », art. cit.

34. Marquée par des constructions marocaines, des achats en Angleterre, des réfections de navires à Gibraltar et Lisbonne. En 1808 la flotte est estimée à une dizaine de bâtiments en bon état avec plus de 850 marins dont entre 350 à 400 à Rabat-Salé.

35. Sur cette mission, voir Jacques Caillé, *Le Consulat de France à Tanger..., op. cit.*

RÉSUMÉS

L'article se propose d'évaluer les répercussions de l'expédition napoléonienne en Égypte sur la politique étrangère du Maroc. Pays aux marges les plus occidentales de la Méditerranée, le Maroc occupe une position clef dans le contrôle du détroit de Gibraltar avec des liens étroits avec la forteresse anglaise qui entretient avec l'Empire ottoman des relations traditionnellement marquées d'ambiguïté, partagées entre la suspicion politique et stratégique et la complicité islamique, où enfin les intérêts commerciaux français ne furent pas minces et souvent opposés à ceux de la Grande Bretagne. L'expédition française s'insère pleinement dans le cadre de la lutte pour le domaine de la Méditerranée, dont le Maroc est une des portes d'accès.

This article studies the impact of Napoleon's Egyptian expedition on Morocco's foreign policy. As a country located in the Western margins of the Mediterranean, Morocco occupied a key position in the control of the Gibraltar strait. It maintained close links with the English fortress, whose relations with the Ottoman Empire had been traditionally ambiguous, between political and strategic defiance and solidarities with the Islamic world. Finally, the country's governance was dictated by France's interests, which often clashed with Great Britain's. The French expedition formed part of an attempt at controlling the Mediterranean region, to which Morocco was one of the gateways.

INDEX

Keywords : Napoleon, French campaign in Egypt, Morocco, Mediterranean, French-Moroccan relations

Mots-clés : Napoléon, Expédition d'Égypte, Maroc, Méditerranée, relations franco-marocaines